AccueilRevenir à l'accueilCollectionLa correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856Collection1840 (février-octobre) : L’Ambassade à LondresItem385. Londres, Mardi 2 juin 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

385. Londres, Mardi 2 juin 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

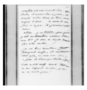
Les mots clés

Absence, Ambassade à Londres, Conditions matérielles de la correspondance, Musique, Politique (Angleterre), Politique (France), Politique (Internationale), Relation François-Dorothée

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L’Ambassade à Londres

Ce document *est une réponse à :*



390. Paris, Dimanche le 31 mai 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

Collection 1840 (février-octobre) : L’Ambassade à Londres

394. Paris, Mercredi 3 juin 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

est une réponse à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1840-06-02
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitOn ne dira jamais assez de mal de l'absence. On s'écrit tous les jours, on se dit tout ce qui s'écrit. Tout cela n'est rien, un grain de sable jeté dans l'Océan qui nous sépare. Vendredi dernier j'attendais mon gros Monsieur avec une impatience inexprimable.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 463/161

Information générales

LangueFrançais
Cote1079-1080, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
385. Londres, Mardi 2 Juin 1840
2 heures

On ne dira jamais assez de mal de l'absence. On s'écrit tous les jours. On se dit tout ce qui s'écrit. Tout cela n'est rien ; un grain de sable jeté dans l'océan qui nous sépare. Vendredi dernier, j'attendais mon gros Monsieur avec une impatience inexprimable. Il arrive. J'attends trois ou quatre heures ce qu'il m'apporte. Il me l'apporte. J'ouvre, bien seul, dans ma chambre. Les premières lignes me ravissent ; ces lignes où sont ces paroles qui dissiperaient tous les brouillards de la Néva comme de la Tamise. Je poursuis. La Chambre, le Rois de Prusse, Thiers, Lamartine, Sébastiani. Qu'est-ce que cela me fait ? Je saute par dessus cela. Je cours à la fin. Encore quelques lignes, quelques paroles charmantes. Il y manquait quelque chose, quelque chose de bien petit mais qui surpasse tout. Pourtant. la fin était charmante ; la fin et le commencement. Je voulais d'avantage ; j'attendais davantage. J'avais tort ; je comprends parfaitement que vous n'ayez pas tout dit. Mais que m'importe ce que je comprends à côté de ce que je désire ? Je vous réponds, au moment même. Je ne vous dis pas ce qui m'a manqué ; non, j'aurais cru être injuste; je ne vous reprochais rien. Mais je ne vous dis pas non plus ce qui m'a charmé. Je vous réponds avec mon impression, pas triste, mais pas transporté ; pas mécontent mais pas satisfait. Ma reponse vous arrive. Vous aussi, vous trouvez qu'il vous manque quelque chose. Et vous avez raison, encore plus raison que moi ; car moi, j'avais trouvé quelque chose de charmant. Vous vous plaignez de ce qui manque ; je vous remercie de votre plainte ; elle m'enchante. Mais du regret de vos paroles, de celles qui m'ont charmé ! Non, non, je ne vous le permets pas ; si j'ai eu tort, vous n'avez pas le droit de vous plaindre de mon tort. Vous plaindrez vous que je ne sois jamais satisfait, qu'il me faille toujours plus, toujours tout ? Moi, je me plains d'une chose, c'est que vous n'ayez pas deviné tout ce que je vous dis là. Mais je ne me plains pas bien fort, car vous êtes charmante ; je vous aime et vous allez venir. savez, vous ce que cela prouve ? C'est qu'à cent lieues l'un de l'autre, l'océan entre nous rien ne nous échappe, rien n'est inaperçu ; nous voyons tout ce qu'il y a ; tout ce qu'il n'y a pas, comme si nous nous voyions, si nous nous parlions. On s'aime beaucoup quand on en est là; et quand on s'aime beaucoup, on a tort d'être séparés.
C'est bien pour le 13. A présent le départ est sûr. Un beau temps et pas beaucoup

de fatigue le premier jour pour que l'arrivée le soit aussi. Hier, le temps était admirable. Ce matin un orage. Je viens de faire quelques visites par la pluie. Le soleil revient. J'en suis bien aise pour demain, pour le peuple qui va à Epsom. C'est Ellice qui m'y fait aller. Je n'y pensais pas. Je ne suis pas fâché de voir cela une fois. Nous dinons dans une petite maison de M. Metteux, près d'Epsom. M. Motteux n'y est pas et lord spencer y vient. Il a désiré dîner là avec moi. Nous dînerons à nous trois Lord Spencer, Ellice et moi, plus un quatrième curieux que je ne connais pas et dont j'ai oublié, le nom.

Lady Normanby a donné hier à la Reine, un concert de famille. En fait d'artistes Rubini et Lablache seuls. En fait d'amateurs, lady Barrington, lady Williamson et lady Hardwicke. C'était beaucoup mieux que mon attente. Lady Williamson a une belle voix infatigable et Lady Hardwicke une voix très expressive. Pas beaucoup de monde, très choisi. La Reine ne s'en est allée qu'après la dernière note, à une heure et demie. Je viens de chez le duc de Cambridge. Mon dîner Tory est dérangé et rarrangé. Le vendredi, 12 juin, il y a un grand débat à la Chambre des lords sur les corporations municipales d'Irlande. Le duc de Wellington, lord Lyndhurst, lord Aberdeen, lord Ellenborough & & ne pourraient probablement pas venir dîner. Il a fallu trouver un nouveau jour. Presque tous étaient pris. La Duchesse de Cambridge y a mis beaucoup de bonne grâce. Enfin c'est pour le vendredi 26 juin. Je vais désinviter et rinviter tout le monde. Vous serez à Londres ce jour-là ? Serez vous chez moi à dîner ? Ce que vous voudrez comme de raison. Je le voudrais bien et il me semble que ce serait fort naturel. Ce sont tous vos amis.

La mort du Roi de Prusse est en suspens. M. de Bülow n'a rien reçu. Je ne crois pas que Paris et Pétersbourg en soient beaucoup plus près. D'ailleurs il n'y a plus de pièces de porcelaine ; tout est balles de coton. Lisez; je vous en prie attentivement le petit débat d'hier soir aux Communes sur les affaires d'orient et dites-moi si Lord Palmerston vous fait l'effet d'un peu d'embarras et d'un léger mouvement de retraite. Il y a au moins le désir et le dessein de rester très bien avec la France quand même on s'en séparerait en Orient. La question va traverser dans quelques jours une petite bouffée de flamme. Mon instinct est que la souscription Bonapartiste échouera. C'était bien la peine de faire tant de bruit. L'affaire avait grand air en passant le détroit. Soyez sure qu'il y a les deux choses, l'étourderie et la prémédi tation. Je suis de votre avis sur les funérailles. Adieu. Mille adieux en retour du pauvre petit adieu qui est tout seul dans la dernière page du 390, ce qui prouve que vous aviez encore en finissant quelque regret des douces paroles que j'ai trouvées si charmantes et si courtes. Plus de regret et beaucoup plus d'adieux. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 385. Londres, Mardi 2 juin 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-06-02.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/390

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 2 juin 1840
Heure2 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

385 Londres, Mardi 2 Juin 1840. 1039

2 heures

On ne dira jamais assez de mal de l'absence. On s'écrit tous les jours. On se dit tout ce qu'on se dirait. Tout cela n'est rien ; un grain de sable jeté dans l'Océan qui nous sépare. Vendredi dernier, j'attendais mon gros [illegible] avec une impatience inexprimable. Il arrive. J'attends bien un quatre heures ce qu'il m'apporte. Il me l'apporte. J'ouvre, bien seul, dans ma chambre. Les premières lignes me ravissent ; ces lignes où sont ces paroles qui dissiperaient tous les brouillards de la Neva comme de la Tamise. Je poursuis. La Chambre, le Roi de Prusse, Thiers, Lamartine, Sébastiani. Qu'est-ce que cela me fait ? Je saute par dessus cela. Je cours à la fin. Encore quelques lignes, quelques paroles charmantes. Il y manquait quelque chose, quelque chose de très petit, mais qui surpasse tout. Pourtant la fin était charmante ; la fin et le commencement. Je voulais davantage ; j'attendais davantage. J'avais tort ; je comprends parfaitement que vous n'ayez pas tout dit. Mais qu'importe

Ce que je comprends à côté de ce que je devine ? Je vous réponds au moment même. Je ne vous dis pas ce qui m'a manqué ; non, j'aurais trop été injuste ; je ne vous reprochais rien. Mais je ne vous dis pas non plus ce qui m'a charmé. Je vous réponds avec mon impression ; pas triste, mais pas transporté ; pas mécontent, mais pas satisfait. Ma réponse vous arrive. Vous aussi, vous trouvez qu'il vous manque quelque chose. Et vous avez raison, encore plus raison que moi ; car moi, j'avais trouvé quelque chose de charmant. Vous vous plaignez de ce qui manque ; je vous remercie de votre plainte ; elle m'enchante. Mais du regret de vos paroles, de celles qui m'ont charmé !! non, non, je ne vous le permets pas ; si j'ai eu tort, vous n'avez pas le droit de vous plaindre de mon tort. Vous plaindrez-vous que je ne sois jamais satisfait, qu'il me faille toujours plus, toujours tout ?

Moi, je me plains d'une chose ; c'est que vous n'ayez pas deviné tout ce que je vous dis là. Mais je ne me plains pas trop fort, car vous êtes charmante ; je vous aime, et vous allez venir.

Sans
tous
nous échappe
tous ce qu'il
Si nous
J'aime beau
on s'aime
C'est bien
est dur.
fatigue le
soit aussi.
Hier, le
un orage.
la pluie.
pour demain
C'est Ellice
pas. Je ne
fois. Nous
Mr. Mallet
est pas ce
Lady

que je désire ?
. Elle ne vous
j'aurais
mon
qui m'a charmé !
pas
me rendent
vous arrive.
manque
ton, encore,
trouvé bonne
vous plaignez
de votre
du regret
m'ait charmé !
pas, si
le droit de
vous plaindrez
qu'il
les tems ?
chose : c'est
ce que je
pas bien
je vous aime.

Savez vous ce que cela prouve ? C'est que tout loin l'un de l'autre, l'Océan entre nous, rien ne nous échappe, rien n'est impossible ; nous voyons tout ce qu'il y a, tout ce qu'il n'y a pas, comme si nous nous voyions, si nous nous parlions. On s'aime beaucoup quand on est là ; et quand on s'aime beaucoup, on a tort d'être séparés.

C'est bien pour le 13. À présent le repos est dû. Un beau tems et pas beaucoup de fatigue le premier jour pour que l'arrivée le soit aussi.

Hier, le tems était admirable. Le matin, un orage. Je viens de faire quelques visites par les pluies. Le soleil revient. J'en suis bien aise pour demain, pour ce peuple qui va à Epsom. C'est Ellice qui m'y fait aller. Je n'y pensais pas. Je ne suis pas fâchée de voir cela une fois. Nous dînons dans une petite maison de Mr Motteux, près d'Epsom. Mr Motteux n'y est pas, et Lord Spencer y vient. Il a désiré dîner là, avec moi. Nous dînerons à nous trois, lord Spencer, Ellice et moi, plus un quatrième curieux que je ne connais pas et dont j'ai oublié le nom.

Lady Normanby a donné hier à la Reine un concert de famille. Un fait d'artiste

9

8

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/390?context=pdf

Rubini et Lablache seuls. Un fait d'amateurs Lady Barrington, Lady Williamson et Lady Hardwicke. C'était beaucoup mieux que mon attente. Lady Williamson a une belle voix infatigable et Lady Hardwicke une voix très expressive. Pas beaucoup de monde, très choisi. La Reine ne s'en est allée qu'après la dernière note, à une heure et demie.

Je viens de chez le duc de Cambridge. Mon dîner Tory est dérangé et arrangé. Le vendredi 12 Juin, il y a un grand débat à la Chambre des Lords sur les corporations municipales d'Irlande. Le duc de Wellington, lord Lyndhurst, lord Aberdeen, lord Ellenborough etc. etc. ne pourraient probablement pas venir dîner. Il a fallu trouver un nouveau jour. Presque tous étaient pris. La duchesse de Cambridge y a mis beaucoup de bonne grâce. Enfin c'est pour le Vendredi 26. Il faut désinviter et réinviter tout le monde. Vous serez à Londres ce jour-là. Serez-vous chez moi, à dîner ? Ce que vous voudrez, comme de raison. Je le voudrais bien et il me semble que ce serait fort naturel. Ce sont tous vos amis.

La mort du Roi de Prusse est un événement. M. de Bulow m'a [illegible]. Je ne crois pas

mal de l'a
On le dit
trois ; un gr
nous sépar
Gra. Maximi
Il arrive. J
qui m'appor
tout. Vous
me ravissent
qui s'éclipsera
Neva comme
Chambre, le
débat, ami
Lords par d
quelques lign
Il y manqu
de bien peti
la fin était
Je voulais d
J'avais tort
vous ayez f

- 1080 -

que Paris & Pétersbourg en valent beaucoup plus près. D'ailleurs il n'y a plus de pièce de porcelaine ; tout est [illegible] de salon.

Lisez je vous prie attentivement le petit débat d'hier soir aux Communes, sur les affaires d'Orient et dites moi si Lord Palmerston ne fait l'effet d'un peu d'embarras et d'un léger mouvement de retraite. Il y a au moins le désir et le dessein de rester très bien avec la France quand même on s'en séparerait en Orient. Ne pouvons nous trouver dans quelque coin une petite bouffée de flamme.

Mon instinct est que la souscription Bonapartiste échouera. C'est bien la peine de faire tant de bruit. L'affaire aurait grandi en perçant le [illegible]. Voyez tous qu'il y a là deux choses, l'étourderie et la préméditation. Je suis de votre avis sur le [illegible].

Adieu. Mille adieux, en retour du pauvre petit adieu qui est tout seul dans la dernière page du 390, ce qui prouve que vous aviez encore en finissant quelque regret de deux paroles que j'ai trouvées si charmantes et si courtes. Plus de regret et beaucoup plus d'adieux. Adieu.